

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTÉRATURE—BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 30 JUILLET 1898.

No. 184

SOMMAIRE :

MGR Lafleche, *Vieux Rouge* -- Toujours le même, *Libéral* -- Que fera le dictateur? *Sans Peur* -- L'Odyssée d'un Marmiton, *Franc* -- Les Jésuites es pagnols, *Arrière Barine* -- FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

MGR LAFLECHE

Les anciens états de choses disparaissent rapidement depuis quelques mois dans notre milieu.

Avec la disparition de certains hommes, s'en va aussi ce qui fut une école, une ligne, une faction. La séquelle reste, mais beaucoup à la manière de corps sans tête, ou, ce qui revient au même, sans âme.

Il existait dans cette province deux genres de conservatisme.

Le premier, agrémenté de l'appellation "libérale," était une manière d'opportunisme. Il tendait à plaire un peu plus au trône (pardon, en pays démocratique il faut dire au peuple) qu'à l'autel. C'était une miniature du torysme mitigé, embourgeoisé, tel que rêvé en Angleterre par feu Churchill et honni par les éteignoirs qui servent de porte-queue au pontife Salisbury.

Le prototype de ce conservatisme accommodant était Chapleau.

L'autre conservatisme, celui qui restera comme une honteuse taie dans nos annales

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

politiques, a pris sur la route différents surnoms : castorisme, ultramontanisme, etc., ce qui est suffisant pour le désigner.

Il avait pour prototype l'évêque Laffèche. Son repaire était Trois-Rivières, ce Santiago canadien où l'on trouve plus de chanoines, plus de congrégations, plus d'exploitation mesquine de la religion du Christ, mais en même temps moins d'industries, moins de liberté de penser et d'agir que partout ailleurs, sans oublier le Paraguay d'antan.

Ces deux disparitions d'hommes ont été des coups mortels à deux corporations politiques, à deux doctrines-mères.

Le castorisme avait déjà été fort maltraité par la grande faulx. *L'Étendard* avait dû se retirer de la circulation, malgré les générosités des sébiles paroissiales ; feu le sénateur Trudel était parti vers l'inconnu sans trouver un Elisée sur lequel il pût laisser choir son manteau, et, pour comble d'avanie, Tardivel verse, depuis quelques mois, dans le libéralisme politique, ce monstre si éloquemment décrit et conspué par le *Syllabus*, et colleté septante fois sept fois par l'homme à la mémoire duquel nous consacrons ces quelques lignes.

Pour être historiquement vrai dans cette énumération des malheurs de l'ultramontanisme, n'oublions pas de rappeler que le Cercle Catholique de Québec, officine officielle de l'engeance, est depuis longtemps devenu caduc, grâce aux louables efforts des prêtres "paganisants," comme les appelait Vincelette, et qui recevaient de Laval leurs inspirations et leur élan.

Le détail biographique importe peu à nos lecteurs. Qu'il suffise d'étudier l'homme comme missionnaire et comme évêque.

Notre confrère de St Jérôme, l'*Égalité*, se demandait l'autre jour si Mgr Laffèche

avait rendu plus de services, avait fait plus de bien comme évêque qu'à titre de missionnaire. Il se refusait à répondre en alléguant sa trop grande jeunesse.

Nous ne prétendons pas trancher ce nœud gordien, offert très habilement à la décision du public, mais c'est, à notre sens, l'occasion de définir les deux types de missionnaires que l'on rencontre, non seulement au Nord-Ouest, mais partout où Rome veut se préparer des pieds-à-terre pour suppléer à ceux qui lui sont enlevés dans le vieux monde.

Les deux types qui nous serviront d'objectif sont Lacombe et Laffèche.

Le premier est un doux, un humble, un démocrate de la hiérarchie. Dans le Nord-Ouest, il se fait petit comme les petits, naïf comme les enfants de la prairie. Il prend les gens comme ils sont, et non comme ils devraient être. Écoutez ses sermons, ou plutôt ses causeries — nous avons eu cette occasion plusieurs fois en 1885 — et vous constaterez de suite qu'il a compris que pour arriver au cœur des Peaux-Rouges, il faut montrer un Dieu bon garçon, généreux, pas du tout renfrogné.

Son langage est limpide comme l'eau des "creeks," ses images sont débordantes de vie et de simplicité. Il ne parle de l'enfer que tout juste ce qui est canoniquement obligatoire. Et encore est-ce un enfer à l'"Indienne," où les flammes sont remplacées par la menace d'une disette de buffles.

En pleine rébellion, il a maintenu dans le *statu quo*, par ses simples moyens de prêtre bon enfant, des milliers de guerriers que soudoyaient en sous main les corporations commerciales intéressées à ce que le soulèvement fût général.

Laffèche a été tout le contraire. Comme

autrefois les papes guerriers, il brandissait le crucifix comme si c'eût été un glaive. Il meublait la pauvre cervelle des enfants de la nature d'images sombres. Il se montrait autoritaire comme un évêque espagnol, et si vous avez lu ses lettres d'alors, vous remarquerez que sa meilleure narration est une description d'une bataille.

Lacombe empêchait les conflits, Laflèche s'étudiait à les rendre favorables aux siens.

Lequel, là-bas, s'est montré apôtre le plus à la manière de Celui qui disait : *Sinite parvulos venire ad me.*

Ces deux types si différents n'ont eu de commun que le courage, l' "endurance," le zèle et . . . la santé.

Le défunt a été nommé évêque à une époque où l'ultramontanisme était puissant partout : en France, ici et à Rome. C'était un Bourget bourgettant. Son élévation au trône épiscopal fut un des points de départ de cette ère d'indifférentisme religieux si répandu aujourd'hui dans notre pays. L'extrême a amené l'extrême.

Un homme politique, très religieux, mais à sa manière, qui est la bonne, disait un jour que les deux plus grands ennemis de la religion ici avaient été Nos Seigneurs Bourget et Laflèche, en quoi il avait raison.

Ils ont été les Pierre Cauchon, les Ségur du Canada-français.

Et de même que Pie IX a fait sentir le besoin d'un Léon XIII, ici aussi ces deux autoritaires étroits et imprudents ont amené comme réaction salutaire l'avènement d'évêques diplomates, habiles négociateurs d'accommodements avec le ciel, n'oubliant pas qu'on peut être à la fois homme du monde et mitré.

L'évolution a été rapide et profondé-

ment marquée, et nul doute que si une autopsie morale avait pu être pratiquée sur le défunt évêque trifluvien, en aurait constaté que l'avènement de ces prélats d'un autre genre a été le microbe dont le développement a précipité la dissolution de l'être.

*
* *
*

L'œuvre définit l'homme, a écrit De Maistre, qui fut, avec Veuillet, l'idole de Mgr Laflèche. Or, Trois-Rivières fait bien comprendre son évêque. Pas de démonstration longue à ce sujet. Nous savons que cette presque doyenne de nos cités de second ordre est lamentablement restée en arrière. D'industries, pas plus que dans les cités espagnoles ; de liberté de la presse, moins qu'à la Havane en temps de blocus ; d'élan vers le progrès, moins qu'autrefois chez les Sybarites, qui suaient à grosses gouttes rien qu'à voir les autres travailler. Sans la nature, qui a logé dans le haut du St-Maurice des bois très riches, et sans cette infernale engeance protestante, qui les a exploités, les Trifluviens en auraient été réduits à demander à leur évêque d'implorer le Ciel de renouveler pour eux la tombée matinale de la manne.

Nous avons entendu, de nos propres oreilles, Mgr Laflèche s'opposer à l'octroi de bonus qui auraient assuré l'établissement d'industries importantes.

Il craignait pour les mœurs !

Notis l'avons également entendu dire, lors d'une inauguration de chemin de fer : "Canadiens-français, apprenez l'anglais, mais parlez-le mal, ce qui constituera une manière de cachet national."

Dans un couvent il a conseillé, ce qui fit du bruit dans le temps, de ne pas trop s'instruire.

Ceci nous amène à soutenir, bien que

cela puisse paraître paradoxal, que l'évêque Lallèche fut un véritable Jean-Jacques Rousseau du terroir. Comme l'homme de Genève, il regrettait la civilisation, le progrès, l'instruction répandue

Et si ses derniers jours ont pu être réconfortés par quelque chose, ça certainement été quand le déloyal Brunetière a lancé son blasphème : la banqueroute de la science.

Rappelons, néanmoins, à son crédit, la vigoureuse campagne qui dans le temps fut appelée la "croisade du rouet contre le piano."

Nous ne nous attarderons pas à parler de son attitude dans le Conseil de l'Instruction publique. Il est suffisant de prédire que d'ici à six mois, grâce à sa disparition, il se passera du nouveau dans ce comice.

Aucun doute que son successeur sera dans la note des évêques de Montréal et de Valleyfield : des prélats fin-de-siècle. S'il fallait que le chanoine Cloutier recueillît cette crosse, ce serait à donner raison à ceux qui croient que Trois-Rivières a été créé le huitième jour, un *post-factum*, comme dirait certain Trilluvien depuis longtemps en sécurité à Ottawa.

Avec un évêque Cloutier, le schisme de Maskinongé ferait des petits et nous aurions un Lallèche minuseule, ce qui nuirait beaucoup à la mémoire du défunt, et dérangerait considérablement l'espoir de ceux qui s'obstinent à rêver que de rechef Religion et Progrès peuvent aller de pair.

VIEUX ROUGE.

C'EST PROUVE

Que le BAUME RHUMAL est le meilleur de tous les remèdes à employer contre la bronchite.

TOUJOURS LE MEME

J. Israël Tarte disait dans son fameux discours à Lévis :— "J'ai aimé Sir John A. Macdonald, j'ai aimé Sir Adolphe Chapleau ; mais ces grands chefs sont disparus et je me suis rallié au plus grand des Canadiens, à M. Wilfrid Laurier, que j'aime comme j'ai aimé les autres." Voilà du moins l'idée qu'il exprimait et qu'il a répétée plusieurs fois. Pour se justifier, pour rassurer les libéraux, il voudrait faire croire que c'est le changement de chefs dans les deux partis qui a motivé chez lui un changement d'allégeance sincère et durable.

Les gens ont la mémoire si courte qu'ils sont capables d'avoir oublié la conduite et les paroles de maître Israël. C'est du moins ce qu'il espère ; mais nous ne permettrons pas qu'il dénature ainsi les faits. Par ses paroles et par ses actes nous montrerons sans cesse quel acrobate politique, quel traître à tous les partis il a été à toutes les époques de sa vie ; nous rappellerons sans cesse comment il a trahi et insulté tour à tour tous les hommes les plus éminents de la politique canadienne, les exploitant chacun selon leur moyen, puis avec l'instinct d'un vieux matou, retombant toujours du côté de la pâtée.

En 1885 le parti libéral eut l'honneur de posséder M. Tarte dans ses rangs. Et maître Israël ne se bornait pas à condamner l'exécution de Riel. Lisons plutôt le discours qu'il prononçait à Bienville le 20 décembre 1885 :

" Nous ne sommes plus avec les tonies. En 1880 Sir John, un homme éminent, mais aussi fourbe qu'il est éminent, fit venir Mgr Taché de Rome pour tromper les Métis. Un autre trait de Sir John c'est sa lettre à son fils dans laquelle lui, il faisait appel aux volontaires de Winnipeg et d'Ontario pour écraser les Canadiens-français. Messieurs, je suis le premier journaliste conservateur qui ait dénoncé Sir John à mon parti et pour vous prouver que depuis assez longtemps je connaissais cet homme je vous rappellerai la part que j'ai prise à l'élection de votre député actuel. "

En effet depuis deux ans M. Tarte dénonçait ainsi Sir John A. Macdonald et prêchait le rallie

ment autour de M. Blake. Cependant quelques mois plus tard il déployait tout son talent pour ramener au pouvoir Sir John le fourbe, l'ennemi des Canadiens.

Pourquoi ?

J. Israël ne le dira jamais.

Ceux qui ont pris part aux élections de 1887 se rappelleront toutefois que les grosses sommes pour la campagne fédérale se trouvaient du côté des toris ?

On tirera de ce fait les conclusions que l'on voudra.

Il est certain toutefois que les conservateurs avaient jugé M. Tarte à sa juste valeur et qu'il n'obtint pas toutes les récompenses qu'il avait espérées.

C'est de cette époque que date sa grande haine contre Sir Hector Langevin, qui était alors le grand dispensateur des fonds électoraux et du patronage dans le district de Québec.

M. Mercier étant arrivé au pouvoir et se montrant large en affaires il se rapproche de lui et, traîtreusement, tout en laissant croire aux conservateurs qu'il leur reste loyal, il brasse ses petites affaires avec Pacaud.

Les choses allaient bien, et obéissant à la reconnaissance du ventre, Joseph-Israël commença ses délations, ses injures à l'adresse de Sir Hector Langevin. Il se montra d'autant plus fielleux qu'il avait été autrefois plus platement adulateur, et qu'il avait reçu plus de faveurs de l'ancien ministre des Travaux Publics.

Les libéraux sauvèrent Joseph-Israël de la prison en le faisant élire député ; mais le concours de ce délateur politique ne porta pas les libéraux au pouvoir en 1891 et il ne sauva pas M. Mercier de la débâcle en 1892.

Ce n'est qu'après que le parti conservateur eût été désorganisé par la perte, à court intervalle de trois de ses chefs, et un concours de circonstances qu'on n'a pas oublié, que Mire Tarte a pu s'attribuer tout le mérite d'une victoire, qu'il a pu se poser en sauveur du parti — lui qui n'a causé que de la discorde dans nos rangs qu'il déshonore par sa présence.

Est-il rendu des services réels, sa présence dans les conseils du parti n'en serait pas moins un danger continu.

Qui a trahi trahira !

Mire Israël crie aujourd'hui : "J'ai aimé Sir John !" après avoir déclaré le bien connaître comme fourbe et ennemi de notre race.

Il crie "J'ai aimé Chapleau," qu'il calomnia et insulta autant qu'il le fut en son pouvoir.

Il a trahi Langevin aux pieds duquel il s'était traîné

Quelle garantie peut-être la parole de cet homme quand il dit : "J'aime Laurier."

Il est venu au parti libéral quand il était obligé de demander du secours pour se tirer d'un mauvais pas ; il est resté avec nous parce qu'il ne pouvait faire autrement ; il reste aujourd'hui parce que cela fait son affaire.

Qu'on refuse de plier devant son insatiable ambition, qu'il devienne impossible de satisfaire ses appétits, et le lendemain il sera contre nous.

Qui a trahi trahira.

Et c'est cet homme que l'on veut maintenir en la possession de tous les secrets du parti, de tous nos moyens d'action.

On nous permettra de trouver que ce n'est ni plus ni moins que de l'affolement.

SANS PEUR.

QUE FERA LE DICTATEUR ?

Voilà que l'on commence à parler d'élections générales fédérales pour la fin de 1898. C'est bien tôt pour un parti arrivé au pouvoir avec une forte majorité, dans des circonstances favorables et qui pourrait encore faire trois sessions.

Mais on voit de si drôles de choses sous le règne actuel qu'il ne faut douter de rien.

Du reste ceux qui prédisent que nous aurons les élections ne manquent pas de raisons pour appuyer leur opinion.

Le parti libéral est arrivé au pouvoir en 1896 avec une politique bien arrêtée : réduction dans les dépenses, honnêteté dans l'administration et par conséquent, réduction radicale dans les impôts avec révision du tarif dans la direction du libre-échange et de la réciprocité avec les États-

Uais, m'ach à autel

On ne pouvait souhaiter un mouvement plus favorable pour opérer ces réformes. Le pays, après avoir traversé une période de dépression et de liquidation était préparé pour le changement qu'on lui faisait attendre depuis longtemps. Les affaires reprenaient partout dans les pays avec lesquels nous faisons affaire, les récoltes étaient bonnes, les marchés excellents. Le parti libéral pouvait appliquer les théories qu'il préconisait depuis vingt ans sans crainte d'en voir la popularité compromise par ces mouvements économiques qui échappent au contrôle des hommes publics et qui viennent périodiquement, en dépit de toute prévoyance, créer un moment d'arrêt et de malaise dans la vie industrielle des peuples.

Aussi la confiance et l'attente étaient-elles grandes dans le cœur des vieux libéraux.

Ils avaient compté malheureusement sans maître Tarte et ses compères hybrides qui se moquaient bien des libéraux, de leurs promesses et de leurs principes.

Ces mercenaires ralliés à l'armée libérale à l'approche de la victoire avaient bien d'autre chose à faire que de penser à l'application des saines théories de gouvernement.

Le pays n'était-il pas à eux et le grand art de la politique n'était-il pas de faire bonne chère, de s'enrichir avant tout ?

Les années étaient bonnes. Tant mieux, le peuple se laisserait taxer d'autant plus facilement et il fallait en profiter pour amasser de gros revenus, pour se lancer dans les grandes entreprises. Un ministre intelligent ne s'appauvrit jamais à manier des millions de l'argent public.

Au lieu de l'économie nous avons eu extravagance et augmentation de la dette.

Comme preuve d'intégrité dans l'administration nous avons eu le coup du Yukon, le coup du Drummond et vingt autres scandales moins célèbres mais non moins véreux.

Cependant maître Tarte et ses pareils pourvoyaient à l'avenir de leur famille et les taxes et le tarif restaient ce qu'ils étaient.

N'avait-on pas réussi à faire croire au chef libéral qu'avec quelques décorations britan-

niques, conquises au prix d'un grand déploiement de loyauté à l'Empire, on pourrait faire oublier au peuple tout ce qu'on lui avait enseigné et promis avant les élections. C'était ainsi que les conservateurs avaient conservé le pouvoir pendant vingt ans. Maître Tarte en parlait avec connaissance de cause et il assurait que l'on pouvait prendre sa parole.

Mais Joseph Israël commence à s'apercevoir qu'il n'est pas tout à fait un Sir John A. Macdonald. Malgré ses prétentions de sauveur du parti libéral, il s'aperçoit qu'il y a une petite différence entre lui et le vieux chef qu'il a "tant aimé." Il s'aperçoit aussi qu'il y a dans le parti libéral des hommes qui ne veulent pas courber la tête, des lutteurs qui ont pris au sérieux les leçons que donnait M. Wilfrid Laurier en 1884, et d'après lesquelles il ne faut jamais sacrifier ses convictions" de même que "l'on ne devient jamais libéral" quand on ne l'est pas de naissance.

Alors Israël se dit qu'il ne faut pas espérer que les vieux libéraux mettront la même ardeur à la lutte qu'autrefois. Chaque moment qui s'écoule apprend davantage à ces vieux lutteurs qu'ils sont blagués et trahis, et affaiblit le prestige de Tarte. Vienne une mauvaise année et le peuple ouvrirait les yeux. Tout serait perdu.

M. Tarte s'est donc dit qu'il ne serait peut-être pas de mauvaise politique de revenir sa gloire en provoquant de nouvelles élections. Il est encore possible de faire espérer aux libéraux la réalisation de leurs désirs — plus tard — Il n'y a rien comme la guerre pour rétablir la paix à l'intérieur. Puis les médailles du jubilé n'ont pas encore perdu leur lustre ; les prohibitionnistes ne savent pas encore ce que veut dire le plébiscite ; la conférence de Québec servira à amuser ceux qui veulent un rapprochement avec les États-Unis.

Evidemment il vaut mieux essayer de blaguer les gens maintenant que plus tard.

Mais il y a une autre raison, la plus importante, pour que M. Tarte désire les élections. C'est son métier !

Avec les concessions faites aux manufacturiers avec les petites faveurs au "combine" des su-

criers, avec les spéculations de chemin de fer, avec les contrats présents et futurs, il y a moyen de prélever un gros fonds d'élection. Or, ce fonds, c'est la chose de M. Tarte. Il en sera le dépositaire et le dispensateur. Qui oserait lui disputer le nerf de la guerre, à lui l'organisateur de la victoire ? Et, avec tout cet argent, que de journaux, que de yachts, que d'imprimeries, que de bicycles, que de gris-pommelés ! On verrait même revenir le temps des petits châteaux, des fermes-modèles, du petit taureau de Valcartier et toutes ces choses qui amusaient si bien les enfants du temps où Joseph-Israël était le trésorier du parti conservateur.

Après cela que le parti libéral soit battu... ?

Il s'en moque, car Joseph Israël s'imagine qu'il trouverait encore un autre parti pour le recevoir !

Quant à la députation libérale, si elle se trouve ennuyée dérangée par une dissolution prématurée, elle ne devra s'en prendre qu'à elle-même. Elle ne compte plus parce qu'elle n'a pas su relever la tête. Elle n'a qu'à vouloir et le gouvernement fera son devoir. Ayant fait son devoir il n'aura pas besoin de prendre le peuple par surprise.

LIBERAL.

UNE BONNE PRECAUTION

Avant de sortir par un temps vif ou froid humide, prenez une dose de BAUME RHUMAL surtout si vous si vous êtes sujets à la toux. 92

L'Odyssee d'un Marmiton

COMMENT ON DEVIENT EVEQUE

Suite

Nous donnons aujourd'hui le texte du premier mandement de Mgr Joseph-René Vilatte à ses ouailles.

Au nom de la Trinité Une, Très Sainte et Adorable, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

Joseph-René, par la grâce de Dieu, le Père, la

volonté de son Fils et l'inspiration du Saint-Esprit, métropolitain des " Vieux Catholiques " d'Amérique, à tous les fidèles en Jésus-Christ, que ceci peut concerner, santé, paix et bénédiction dans le Dieu éternel. 

Quand le Seigneur, dans ses desseins insondables, daigna nous élever à la dignité de l'épiscopat, un profond sentiment est entré dans notre âme en considérant notre faiblesse, car, en face des circonstances difficiles nous comprenions qu'il fallait compter sur la puissance d'En Haut pour se faire le gardien de la foi catholique. En dépit de notre faiblesse pour remplir une si noble mission nous avons accepté cette terrible responsabilité, puisque tel était le désir de Dieu, désir manifesté d'une manière incontesté depuis trois ans

Aujourd'hui, comme dans les temps anciens des apôtres, Dieu a voulu choisir le moins sage d'entre les hommes pour confondre le plus sage, le plus pauvre pour confondre le plus riche, le plus faible pour détruire le plus fort. §

Ainsi, chers Frères, ce n'est ni la sagesse, ni la noblesse de caractère, ni la richesse qui vous ont fait votre pasteur, et le gardien de la Seule, Sainte, Catholique et Apostolique Religion.

Oui, Dieu a su se manifester à notre indignité et il nous a ordonné de supporter, comme un bon soldat du Christ, les persécutions des infidèles.

C'est aussi de Lui que nous avons reçu l'ordre d'enseigner aux Gentils, qui méprisaient alors notre foi, pour que Dieu leur accorde le repentir et les ramène dans le droit chemin.

En présence des nombreuses divisions qui affligent le Christianisme, et qui sont la vraie conséquence du schisme romain, depuis la criminelle séparation de 1054 (car, depuis cette époque, l'on a vu maintes sectes sortir de l'Eglise Catholique pour s'unir au Protestantisme) il nous faut nous garder très prudemment contre toute apparence trompeuse et ne pas nous éloigner de la foi de nos pères.

La prétendue Réforme du XVI^e siècle a donné naissance à des sectes hostiles si nombreuses et si variées que ces dernières ont amené une véritable Babel religieuse dont le résultat a été la destruction de la morale chez le peuple.

De tous côtés, nous voyons confusion de langues, labyrinthes d'opinions, chacun essayant de sortir des ténèbres pour arriver à la lumière que Dieu seul a créée.

Telle est l'erreur commune au Romanisme et au Protestantisme.

Dans la foi chrétienne, rien de nouveau ne peut être créé, inventé ou imaginé.

La vraie religion du Christ est sortie parfaite des mains de Dieu, et personne ne peut y ajouter, ou en retrancher un seul iota.

Il n'existe pas, sous le ciel, d'autre voie certaine, pour ceux qui vont à l'aventure, au gré de l'erreur, que de revenir sincèrement au Vieux Catholicisme orthodoxe ; c'est-à-dire de revenir à l'époque où l'Eglise d'Orient n'était pas moins orthodoxe que l'Eglise primitive de Jérusalem (avant l'apostasie de Rome,) de se soumettre aux canons, aux dogmes du Saint-Esprit qui autrefois parlait à nos pères, en différentes langues et aujourd'hui à nous, par la Sainte Bible, par la vraie et sacrée tradition qui est en harmonie avec le Verbe Eternel, et par les sept conciles œcuméniques inspirés de Dieu et qui ont affirmé, une fois pour tout, la foi déjà enseignée aux Saints.

Les vérités que les conciles œcuméniques ont formulées dogmatiquement, sont celles auxquelles les hommes doivent croire pour être sauvés. C'est la religion prêchée par les apôtres. Contre cette religion, selon la promesse du Christ : " les portes de l'enfer ne prévaudront pas. "

O, vous, mes Frères aimés de Dieu, restez fidèles à cette foi divine qui vous sauvera, la seule dans le monde qui ait le droit de se dire catholique orthodoxe, ne portons scandale à aucun de ceux qui sont dans l'erreur. Rappelons-nous que nous avons une sainte mission, que ce soit dans les rangs du clergé ou dans le cercle de la famille. Restons toujours et partout dignes de Celui qui, par grâce spéciale, nous a conduits à la seule arche de salut.

Laissez-moi vous rappeler qu'il faut, dans la mesure de vos moyens, secourir Jésus-Christ, dans ses pauvres, assister les veuves et les orphelins (la vieille Morley) les malades, les affligés et nos morts. N'oubliez pas; non plus, com-

me de bons et loyaux citoyens, de prier comme votre bien-aimé pays et ceux qui vous gouvernent, afin que la paix et la prospérité règnent sans cesse.

Ce que le monde peut dire de nous, nous importe peu, aussi longtemps que notre conscience est pure devant Dieu et que, à ce titre nous avons droit à l'estime générale en toute chose. Dans la joie comme dans la douleur, n'ayons en vue que de plaire à Dieu et de faire sa volonté.

Nous sommes, malheureusement, qu'un petit troupeau professant la vraie foi catholique dans ce vaste nouveau monde, et c'est le reproche de nos adversaires.

Mais le grand nombre de nos frères séparés qui vivent dans l'incertitude et l'agitation continue ne prouvent pas que le petit nombre soit moins heureux.

Le collège apostolique se compose de douze personnes. Tout de même, pour qui sait, de ce petit noyau sortira beaucoup.

Honneur et Gloire à Dieu jusqu'à la fin des siècles. Amen.

Donné en Notre Palais épiscopal, sous notre nom et sceau.

JOSEPH-RENE VILATTE.



Archevêque de l'Eglise des Vieux Catholiques d'Amérique.

Duvall, Kermance Co.

Wisc.

La semaine prochaine nous compléterons notre étude de cet intéressant personnage.

FRANC.

LES JESUITES ESPAGNOLS

Les livres ont leur physionomie comme les personnes. Tel volume inspire confiance à première vue ; à la seule inspection du titre et de la couverture, on est tenté de tenir pour vrai tout ce qu'il contient. C'est le contraire pour tel autre : on se met sur ses gardes avant même de l'avoir ouvert. Il est impossible de ne pas songer à Eugène Sue en lisant sur un ouvrage anonyme ce titre alléchant : *Les Jésuites vos*

du dedans, ou *Un coup de balai dans la Compagnie de Jésus*. Il est clair que l'auteur est un ancien jésuite et qu'il a des griefs personnels contre son Ordre, à moins que ce ne soit son Ordre qui ait eu à se plaindre de lui. Dans un cas comme dans l'autre, on ouvre le volume avec quelque défiance.

Et l'on n'a pas tout à fait tort. Non que ce livre, rendons-lui cet justice, tienna ce que semblait promettre un titre malheureux. Les amateurs de scandale peuvent se dispenser de le lire ; ils n'y trouveraient pas le moindre Rodin, pas la plus petite machination ténébreuse et romantique. Mais enfin, l'auteur parle en homme agacé, qui a quitté son Ordre parce qu'il en avait par dessus la tête, de son supérieur, de ses confrères, de sa maison et de sa règle. Ce sont des mauvaises conditions pour voir les choses d'un peu haut et pour les apprécier avec impartialité. Les injustices faites à lui ou à ses amis prennent trop d'importance dans les pages du bon Père ; on dirait des collégiens se plaignant de leurs pions. Un beau sujet se trouve ainsi gâché. Il est impossible de dégager de toutes ces anecdotes une vue d'ensemble des jésuites espagnols à l'époque actuelle, de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font. Le lecteur se noie dans des détails sans intérêt, comme ceux que voici :

Un jour, le Père X... s'est attiré des dégoûts pour avoir fait une innocente promenade avec un colonel, sans être accompagné d'un autre jésuite, selon que l'exigeait le règlement. Or, il est de notoriété publique que le Père Y... s'en va tous les jours, tout seul, prendre du chocolat chez certaines dévotes que l'on pourrait nommer, et personne ne dit jamais rien au Père Y... Est-ce de la justice, cela ? — Eh bien ! non, ce n'est pas de la justice ; mais cela m'est égal. Je ne peux pas m'attendrir sur les malheurs du Père X..., et c'est vraiment trop de trois grandes pages sur son colonel, les dévotes du Père Y... et leur chocolat.

Une autre fois, le Père X... avait été calomnié. Comme on l'avait mis publiquement en pénitence, on lui annonça une réparation. Elle tardait ; il l'a réclamée, et il eut sur les doigts.

■'est-ce pas inique ? — A mon sens, il n'a eu que ce qu'il méritait. Mais admettons que ces supérieurs fussent dans leur tort. Il faut une certaine dose de candeur pour s'imaginer que le lecteur va prendre à cœur cette catastrophe, Qu'est-ce que le Père X... allait faire dans cette galère ? Il est connu que les religieux n'ont pas toutes leurs aises, pas plus au moral qu'au physique ; on ne se met pas dans un Ordre quand on tient à ne pas être contrarié.

Une autre fois encore, le Père X... qui est Espagnol et fixé en Espagne, s'est prodigieusement ennuyé à cause de l'oisiveté et du désœuvrement qui règne là-bas, — d'après lui, — dans les maisons de jésuites. On ne fait rien, on ne lit rien, on ne pense rien, les conversations ne sont que des commérages : c'est intolérable pour un esprit actif, accoutumé au travail. Je conviens que les journées doivent paraître longues ; mais, ô mon Révérend Père, c'est là un grief essentiellement local, et que les autres pays envieront à l'Espagne. Plus d'un gouvernement du reste de l'Europe voudrait bien avoir des jésuites qui passent aussi leur temps à se tourner les pouces et à faire des ronds dans leur puits. Les gouvernants ne s'en plaindraient pas, dût quelque Père X... en crever d'ennui par-ci par-là. Au nord des Pyrénées, un jésuite n'est que trop actif, et il faut rayer la paresse du catalogue de ses défauts.

L'ancien jésuite commence à devenir intéressant quand il aborde les défauts qui sont communs à l'Ordre tout entier, et, en quelque sorte, inhérents à sa constitution. Au premier rang, il place l'orgueil. Les jésuites, dit-il en substance, ont la prétention de pratiquer l'humilité, et les apparences sont pour eux. Regardez les passer : " Ils marchent les yeux baissés, parlent bas, saluent poliment, sourient avec douceur et affabilité, ont enfin tant de gravité dans leurs manières, tant de décorum dans leurs gestes et leurs actions, tant de modestie et de bienséance dans leur contenance, que, s'ils joignaient à ces qualités extérieures l'humilité intérieure des pensées, le mépris de la gloire humaine et une médiocre opinion de soi-même, il faudrait leur donner la palme de l'humilité chrétienne."

Ne vous y fiez pas ; leur humilité est toute extérieure. En réalité, les jésuites sont enflammés d'un orgueil incommensurable. Ils croient fermement qu'ils sont le sel de l'Eglise, ce qu'elle contient " de plus approchant de la perfection." L'état d'esprit de la plupart d'entr'eux justifierait un propos attribué à Clément VIII : " — Ceux de la Compagnie, aurait dit Sa Sainteté, voudraient être plus que le Pape et donner à entendre au monde que non seulement ils ne peuvent errer en matière de doctrine, comme le Pape, mais aussi en matière de gouvernement, privilège que le Pape lui-même n'a pas." On n'est pas nourri impunément dans des idées semblables. Aux yeux " de beaucoup d'entre eux, la Compagnie est le fondement nécessaire de la société religieuse, le centre autour duquel tournent et ont tourné les événements des derniers siècles." Son rôle n'est pas moins important dans la société laïque que dans le monde religieux. L'humanité lui doit la plupart des progrès des temps modernes. Dès qu'il arrive des jésuites dans un pays, " tout marche et tout prospère." Il n'y a " ni bien-être ni grandeur morale " pour les peuples privés de leur présence.

On enfonce ces idées dans le cerveau des novices, on les dresse à penser qu'il n'y a rien au monde de plus grand, de plus saint, de plus admirable et de plus puissant que la Compagnie de Jésus ; rien de plus beau, par conséquent de plus enviable, que de lui appartenir. Ayant une si haute opinion du genre de vie qu'ils ont embrassé, ils en conservent une non moins haute de leur propre mérite et tombent dans le péché d'orgueil.

Sans prétendre les excuser, il me semble que c'était difficile à éviter. Un jésuite se trouve pris entre son vœu d'humilité et sa juste fierté d'appartenir à un corps qu'on a droit de ne pas aimer, mais il n'en est pas moins l'une des machines les plus savantes et les plus parfaites que le génie humain ait conçues et fabriquées. Il peut être modeste pour lui-même, il ne peut pas l'être pour son Ordre. Il a beau s'abîmer dans la poussière, il ne peut pas faire qu'il n'ait pas l'honneur d'être jésuite, qu'il n'ait point sa part, petite ou grande, dans les splendeurs de

cette milice triomphante à qui, dans sa pensée, l'Eglise et peut-être Dieu lui-même doivent de la reconnaissance pour les services rendus. Dès lors, le terrain est préparé où le germe d'orgueil déposé par Ignace de Loyola dans les Constitutions des jésuites peut se développer à l'aise, s'épanouir en floraison envahissante et étouffer sous son ombre l'humilité, plante, de sa nature, frêle et souffreteuse. L'illustre fondateur de l'Ordre avait, paraît-il, prévu le danger. Il confia un jour à l'un de ses familiers " que la Compagnie dégénérerait... sous l'influence de nombreux défauts, principalement l'orgueil, la duplicité et l'esprit politique de beaucoup de ses membres." Si l'anecdote est authentique, elle redouble mon admiration pour Saint-Ignace. Quel esprit clairvoyant !

Les ecclésiastiques qui se font jésuites sont frappés, à leur entrée dans l'Ordre, du renversement de la hiérarchie religieuse établie dans le reste du monde chrétien. Leur évêque avait été pour eux un grand personnage, " le représentant légitime de l'autorité divine de l'Eglise," et, tout à coup, il ne compte plus qu'autant qu'il sait le mériter par ses idées, par ses relations, et, sur toutes choses, par ses sympathies pour la Compagnie de Jésus.

Le Pape lui-même ne compte plus qu'à moitié : il partage l'autorité suprême avec le général de l'Ordre : — " Les supérieurs... parle du Père général de telle sorte que beaucoup (de jésuites) tiennent pour véritable... qu'il y a dans l'Eglise, à côté du Pape blanc, qui est le Pontife romain, le Pape noir, qui est le général de l'Ordre."

Non seulement ils croient au " Pape noir " (symboliquement, s'entend) mais ils savent pertinemment qu'il est le premier en autorité, grâce au respect et à la solennité avec lesquelles sont recueillies ses moindres paroles, tandis qu'on s'occupe bien peu des Encycliques du " Pape blanc," et pas du tout des dispositions de détail qui lui conviennent de prendre pour le gouvernement de la chrétienté.

Au premier moment, ces déplacements de suprématie choquent les ecclésiastiques. Toutefois ils s'y font bien vite. Telle est la puissance

d'assimilation de la Compagnie de Jésus, qu'on y est tout de suite saisi et dévoré par l'esprit de corps : " — Au bout de peu de temps, ils sont pareils, les anciens et les nouveaux. "

Les choses étant ainsi, on est étonné d'apprendre plus loin que l'esprit de mécontentement a envahi depuis une trentaine d'années un Ordre aussi fier de lui-même et doué d'une telle capacité d'absorption. Il y a contradiction. Ou bien les jésuites ne trouvent plus tout beau et tout admirable dans leur Compagnie, ou bien, s'ils persistent à ne lui point voir de défauts, ils ne sont pas mécontents d'elle et impatients de secouer sa règle. Cela dit, voyons de quoi ils se plaignent.

"L'esprit de la Société, dit le Père X... , est devenu tracassier et tatillon. Aujourd'hui, tout est réglementé, jusqu'au bonnet de nuit des Pères, et l'application d'un Code aussi compliqué entraîne des vexations sans fin. Un jour, c'est le rabat qui est mal monté; un autre jour, c'est l'intérieur du chapeau qui n'est pas selon l'ordonnance. On réforme tantôt la soutane et tantôt le manteau. Ou bien c'est le maigre mobilier des cellules qui attire l'attention des autorités et l'un ne retrouve plus le panier où il jetait ses vieux papiers, l'autre le casier de bois qui protégeait ses pieds contre l'humidité du sol. A quoi bon ces éternelles taquineries?" On pourrait répondre à l'ancien jésuite : — A vous faire le caractère, mon Père. Mais on serait mal reçu ; mieux vaut ne pas s'y frotter.

A l'en croire, ils sont beaucoup qui pensent comme lui, et l'aigreur est maintenant l'un des états d'âme les plus fréquents chez les jésuites espagnols. La preuve, c'est qu'ils cessent en masse d'être jésuites. " Il y a une trentaine d'années, bien peu sortaient de l'Ordre." A peine si l'on comptait trois déserteurs, en dix ou douze ans, pour toute la province d'Aragon : " — Aujourd'hui, tout le monde s'en va," La vie est devenue impossible dans la Compagnie. Des tiraillements aigus et une défiance réciproque ont créé un état d'hostilité chronique entre les supérieurs et les inférieurs. La violence en haut, l'insubordination en bas, l'espionnage partout et la délation à l'ordre du jour : tel est le tableau

que présentent ces maisons autrefois si unies, et elles se videraient encore bien plus vite, si leurs habitants " étaient sûrs, une fois sortis, de trouver une manière facile et décente de vivre." Le gouvernement qui voudrait tuer la Compagnie n'aurait qu'à faire une petite pension à ceux qui la quitteraient. On verrait ce qu'il en resterait !

L'ancien jésuite proteste, en terminant, de ses " saintes " intentions. La Compagnie de Jésus n'a pas de meilleur ami, et, s'il a réussi à lui faire voir ses défauts, elle lui doit de le féliciter et de mettre son livre à une place d'honneur. Ce serait effronté si c'était sérieux ; mais ce n'est pas sérieux. L'ancien jésuite ne compte pas sur les compliments de la Compagnie : sa candeur ne va pas jusque-là.

ARVÈDE BARINE.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU NUMERO DE JUILLET

TEXTE — Chronique ; César Franck ; Œuvres de César Franck ; Nos musiciens ; La cloche du Rhin ; Fédora ; A propos de " Guillaume Tell " ; Notes et informations ; La vie de Bohême ; Autographe de Mlle Cécile Chaminade ; Montréal ; Académie de Musique de Québec ; Saint-Hyacinthe ; Instruments ; Mlle Victoria Cartier ; Rodolphe Plamondon ; Les disparus ; Le théâtre du nouvel Opéra Comique à Paris ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Le miracle du violoncelle.

MUSIQUE — Ma mie Rosette, P. Lacome ; Le bras aux dames, Paul Wachs.

VIGNETTES — César Franck ; M. Alexis Constant.

ABONNEMENTS :

Un an	{	Ville.....	\$1 15
		Campagne.....	1 00
En dehors du Canada et des États-Unis..			1 25
Le numero.....			0 15

Adresser les abonnements :

Boîte Postale 2181, ou, 1676 rue Notre-Dame,
Montréal

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

—Retiens-le, Henriette, il s'en va, il s'en va !

Elle demeura immobile, tant que le grand Etienne n'eut pas disparu. Quand le loquet de fer de la porte fut retombé derrière son ami, elle s'avança vers le vieux demeuré dans la cuisine ; elle lui prit les mains ; elle le ramena dans la belle chambre, son domaine, où elle était souveraine. Sans quitter les deux mains inquiètes qui s'attachaient aux siennes, elle le fit asseoir, et, le regardant, émue de sa propre peine et de celle qu'elle allait causer :

—Oncle Madiot, dit-elle, je n'ai pas retenu Etienne parce que j'ai un secret.

—Quoi donc, mon enfant ?

—Je ne veux pas me marier.

Tant de coups successifs semblaient avoir brisé la vigueur du vieux. Il tendit son pauvre visage las, devenu un paquet de rides où vivaient seulement deux yeux tristes, et il eut l'air de chercher autour de lui la paix d'autrefois, la maison douce où on était si bien, l'Henriette joyeuse du temps passé.

—Mais, mon enfant, dit-il puisqu'il veut bien ?

—Je ne me marierai pas.

—Même avec un autre ?

—Non, mon oncle Madiot.

—Quoi donc alors ? Tu seras nonne ?

—Peut-être.

Il se leva comme un jeune homme, s'écarta d'elle, la toisa de la tête aux pieds.

—Ah ! l'ingrate, cria-t-il, elle n'était pas hennreuse !

Ce qui restait en lui d'énergie, de colère, de faculté d'étonnement, flamba dans ses yeux usés. Le grognard de jadis se révéilla. Il se mit à arpenter la chambre à grandes enjambées, depuis le mur du fond, jusqu'à la fenêtre qu'illuminait le matin clair.

—Quelqu'un t'a poussé, grommelait-il, oui, bien sûr... Ah ! misère de vivre !... Me voilà seul, à présent... Mon enfant s'en va... mon enfant m'abandonne...

Henriette s'était reculée, et, redressée contre la cheminée, énergique, elle aussi, et plus maitressée d'elle-même, elle disait :

—Vous vous trompez, je n'ai été poussée par

personne. J'ai souffert de la vie, voilà tout... non pas à cause de vous, mon oncle, mais de ce que vous n'avez pas pu empêcher, de voir tant de misères que personne ne relevait... Toutes les fois que j'en ai approché une, comprenez bien, elle s'est tournée vers moi, elle m'a appelée... On ne résiste pas à cela... Et je n'ai plus que vous en ce monde, oncle Madiot, et je veux que vous me donniez aux pauvres qui me demandent...

Elle le suivait des yeux. Il s'arrêta un instant, la regarda avec une expression d'égarement, et reprit sa marche à grands pas, sur le plancher qui sonnait.

Pensait-il à ce qu'elle disait ? Non, il la connaissait trop bien pour espérer la faire revenir d'une décision mûrement réfléchie. Mais, tout de suite après la plainte qui était sortie de ses lèvres, après la vision de la solitude où il allait entrer, une idée s'était imposée à lui, et le torturait. Son Henriette était perdue pour lui. Son Henriette ne se marierait pas. "Mais alors, pensait-il, alors il faut que je lui dise tout ! A quoi bon la ménager maintenant ? J'ai le devoir de défendre Antoine devant elle. Je ne peux pas lui laisser croire toute sa vie qu'un neveu de mon sang, qu'un Madiot a été un mauvais soldat, un sans foi et un sans loi. Car la grande faute n'a pas été à lui. Il a été brave à sa façon. Il s'est tu pour elle, il s'est laissé condamner pour elle... Il faut que je parle... Il le faut. Je venge un innocent !"

Pour la seconde fois il s'arrêta. L'affaire de ce qu'il devait dire le secouait tout entier. Et il fixa longuement les yeux de son enfant qui allaient tant pleurer encore. Il n'avait pas l'air violent de tout à l'heure. Il ne restait, devant Henriette pâle et victorieuse d'elle mêmes, qu'un vieux qui obéissait douloureusement à une consigne d'honneur.

Il se rassit dans le fauteuil qu'il avait quitté.

—Viens, dit-il, moi aussi j'ai à te parler.

Quand il l'eut tout près de lui, et qu'il vit se pencher la chère tête blonde, vers lui et vers son secret :

—J'ai à te dire des choses bien dures, reprit-il. Elle fit un signe d'incrédulité.

—Plus dures, ajouta Madiot, que celles que tu m'as dites.

Henriette sourit tristement.

—Que reste-t-il de dur, mon oncle, lorsque j'ai laissé partir mon ami, et que je vous quitte ?

—Hélas ! ma pauvre petite, il reste ceux auxquels tu n'a pas pensé ! Je vais tout te dire

Tendrement, bien bas, avec des mots qui lui

venaient mal, il raconta le passé. Henriette, sans un mouvement, comme anéantie, écoutait.

XXXI

Ce jour-là, Henriette ne parut pas chez madame Clémence. L'oncle Éloi passa dans la matinée chez la patronne, et excusa sa nièce.

Vers six heures du soir seulement, quand la nuit commença à tomber, la jeune fille sortit. Sans le savoir, elle avait fait comme Marie, elle avait enlevé les deux roses qui fleurissaient son chapeau. Au lieu de s'engager sur les quais et de couper à travers les quartiers du commerce et de la mode, elle remonta la rue de l'Ermitage, et, par un long détour, gagna la rue Saint-Similien.

Depuis que l'oncle Éloi avait parlé, elle n'avait plus qu'un désir : revoir Marie.

En chemin, elle répétait, remuant à peine les lèvres sous sa voilette :

— Marie, Marie, toi qui devais tout connaître, et qui n'as pas parlé ! Je me suis crue au-dessus de toi, et tu m'a fais la plus grande aumône : tu n'as rien dit ! Marie, quel mérite encore et quelle amitié dans ta honte ! Ah ! pauvre fille, comme nous pouvons bien mêler nos larmes à présent !

Elle entra sous le porche, dans l'encadrement duquel, entre deux murs de la cité ouvrière, on apercevait la cathédrale et les maisons qui l'enveloppent, bleues de la brume des lointains, puis elle pénétra dans le corridor de gauche, et frappa, une fois, deux fois. Personne ne vint.

À la troisième fois, une femme cria, du palier au-dessus :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Mademoiselle Marie Schwarz. Est-ce qu'elle est sortie ?

La voisine, comme beaucoup de femme du peuple qui n'aiment point répondre aux visages qu'elles ne voient pas, descendit l'escalier, la tête débordant la rampe. C'était une femme d'ouvrière, jeune encore, fanée, avec des restes de rose dans un teint plombé, et des cheveux mal noués, couleur de chanvre.

En apercevant cette jeune fille bien mise, elle devina une camarade de Marie Schwarz, et dit :

— Vous ne savez donc pas qu'elle n'est plus ici, mademoiselle ?

— Depuis quand ?

— Mais, quinze jour déjà. On a fait la vente, chez elle, vous pouvez voir.

Elle tira une clef de son tablier, ouvrit la porte. Et, sans entrer, d'un coup d'œil, Henriette aperçut la chambre aussi nue que le jour

où Marie l'avait louée. Les rideaux, la table, le miroir, les deux aquarelles prêtées, tous ce qui rappelait leur amitié, ou simplement tous ce qui rappelait Marie n'était plus là. La chambre offrait son lit de fer, ses deux chaises et ses murs blancs à l'hôte de passage qui pouvait venir.

La femme, reconnaissant à la rougeur d'Henriette que la jeune fille était plus qu'une camarade ordinaire et qu'une indifférente, dit :

— Voilà, elle avait du mal à gagner sa vie. Elle se jetait à tout pour avoir de quoi acheter son pain et payer son loyer. Elle faisait des chemises, des blouses, du tricot, et on voyait qu'elle avait l'habitude. Elle ne sortait guère. Quelquefois, je suis entrée chez elle, cet hiver, et elle mettait ses mains au-dessus de sa chandelle, comme ça, pour se chauffer. Moi, je lui disais : "Faut tout de même que celui qui vous avait prise avec lui soit bien canaille, pour ne pas vous envoyer de quoi vous chauffer ! Mais elle ne disait jamais rien de lui. Il paraît que c'était un soldat, un simple soldat, mademoiselle, et encore un mauvais, car ils l'ont condamné, ces jours..."

— Oui, oui, je sais... qu'est-elle devenue ?

— Ah ! vous saviez ? Vous dire ce qu'elle est devenue...

La femme s'arrêta, pour donner le tour de clef et fermer la chambre.

— Je n'aime pas inventer des histoires. Je peux dire seulement qu'elle n'avait plus guère la force de travailler, depuis deux mois. Le chagrin qu'elle se faisait n'est-ce pas ? et puis la mauvaise nourriture, et puis la toux qu'elle avait lui minaient le sang. Elle n'a pas payé son terme, et alors, bonsoir. Ça été vite liquidé, son bibelot. Voilà quinze jours, comme je vous l'ai dit.

— Mais elle, madame, Marie Schwarz ?

— Dame, ma belle, je ne l'ai plus revue. Des voisines l'ont rencontrée. Elle a dû loger à la nuit, comme d'autres. Et puis hier, quelqu'un m'a dit qu'elle était partie pour Paris, d'où elle venait. Voyez-vous ça, des misères pareilles ?

Elle remontait l'escalier, traînant ses savates qui claquaient sur le bois avant que le pied s'y posât. Sans doute elle craignait d'en avoir trop dit, ou bien un regret lui vint de cette locataire de hasard. Elle ajouta, en haut du palier :

— Ça n'était pas méchant, vous savez. Seulement, ça aimait le plaisir ; c'était jeune ; c'était fou ; ça n'avait pas de mère...

.....

Du petit cahier gris. "Maintenant je suis à vous, pauvre du monde. Je n'ai plus rien qui me retienne. Je me sens déliée de tout. Ma seule

fierté, qui était d'être une fille d'honnête race, je n'ai pas le droit de la garder. Je ne puis plus penser avec douceur même à mon passé d'enfant.

"J'ai dit adieu à mon Étienne, avant d'avoir connu ces choses. A présent, je vois bien que je ne devais pas être à lui. Quelle femme il aurait eue, celui qui parlait d'oublier mon frère, et à qui il aurait fallu oublier aussi ma mère, pour m'aimer ! Va, mon ami, ta place est à jamais dans mon cœur. Celle que tu choisiras sera heureuse.

"Mais, moins que moi. Je ne puis comprendre que la joie sorte de pareils déchirements. Et pourtant je me sens l'âme toute légère et délivrée de moi-même. Je me plais dans la pensée que ma famille va se refaire. Je vais vers vous, les souffrants, les inquiets, les honteux. L'ordre où j'entrerai, et que j'ai choisi, sera le plus petit de tous. Je serai la Servante des pauvres. J'irai soigner ceux qui ne peuvent pas payer la charité ; je ferai le ménage quand la ménagère sera malade ; je débarbouillerai les enfants qui vont à l'école ; je taillerai le pain de la soup ; je raccommoierai les vêtements usés ; peut-être je garnirai encore des chapeaux et des bonnets de pauvres. Ils me reconnaîtront bien sûr pour une des leurs, parce que j'ai gagné ma vie difficilement, parce que j'ai eu des amies qui m'ont trahie, une famille divisée, des tentations comme ils en ont, et que je suis la sœur d'un condamné, la fille d'une faute. Je serai la sœur complètement.

"Ce sera bientôt, dans quelques semaines. J'ai promis à mon oncle d'attendre un peu, afin qu'il s'habitue à l'idée de notre séparation, ce que je ne peux guère croire. Je le ferai aussi pour madame Clémence, qui devra me remplacer. Il m'est pénible de rentrer à l'atelier, mais j'ai cédé à cause de l'oncle Madiot, pour ne pas commencer par une dureté une vie qui doit être d'amour."

.....

Le lendemain matin, Henriette retourna au travail. Elle fut surprise de constater qu'un événement qui l'avait si rudement éprouvé, la condamnation d'Antoine, avait peu impressionné ses compagnes d'atelier. Dans le monde des humbles, les arrêts de la justice ont un médiocre retentissement. Celles qui aimaient Henriette lui demandèrent : "Est-ce vrai ?" et la plainquirent. Les autres avaient presque toutes, dans leur famille ou dans leur vie, des tares plus graves, et elles se turent. La saison était d'ailleurs la plus active de l'année. On parlait vite d'autre chose.

Les semaines s'écoulèrent, uniformes. Henriette allait plus souvent voir le vieux prêtre qui demeurait à l'ombre de l'église Sainte-Anne. Le soleil revenait. Les jours s'allongeaient.

Et le printemps souleva la terre, avec la pointe des épis nouveaux.

XXXII

Il naissait. L'universelle vie montait du sol vers le ciel alanguie. Toute l'herbe avait jailli en touffes. Les arbres durs qui n'avaient point encore de feuilles avaient au moins des bourgeons, et les bourgeons, vernis de sève, ressemblaient à une floraison. Le sang battait dans les veines humaines. C'était le temps où les âmes des aînés s'émeuvent d'amour, ou les petits soufflent dans les chalumeaux faits d'un tuyau de blé. On vendait du lilas par les rues. La Loire avait fleuri.

Oui, l'eau elle-même a saison d'amour. Des lueurs la traversaient en tous sens ; il y avait le long des berges, des bandes d'un mauve ardent, qui n'étaient le reflet de rien, et qu'on aurait pu prendre pour des traînées d'iris noyés dans les courants. Autour des pointes de sable, c'était un rire léger qu'on entendait de loin, et une succession de flots dorés, évanouis, reformés, émergeant du lit profond comme des couronnes de jonquilles. De larges nappes blanches, pareilles à des champs de neige, passaient d'un seul mouvement. Ailleurs, les remous enfonçaient, jusqu'au limon des creux, leurs tiges d'argent tordu. L'ombre n'arrêtait pas la lumière. Toutes les splendeurs se confondaient s'étaient fait un chemin, et coulaient vers la mer.

Et ce fut en un jour semblable que le grand Étienne partit de Mauves sur son bateau l'*Henriette*.

Le père et la mère étaient debout sur la dernière motte du pré, avec les trois enfants que la mère tenait par la main, groupe décroissant qui faisait une tache petite dans l'étendue immense de l'herbe. Ils regardaient fuir le sloop, qui venait de se détacher de la rive, et filait vers le large. Leur fils et leur fortune s'en allaient pour courir l'aventure de la mer. Il était beau le sloop, qu'avait vu tant de fatigues et tant de veilles. Son avant coupait la lumière de l'air, lumière de la nuit et on n'aurait pas su où l'une finissait et où commençait l'autre, sans la guirlande d'écume qui frissonnait en s'écartant, comme une moitié brisée d'un bouquet de mariée. Le mât craquait de plaisir sous l'effort de

la voile, comme sur le poids retrouvé de ses feuilles d'autrefois. On entendait son cri de jeunesse et de défi. Sa fine pointe pliait, et rejetait en arrière la branche de laurier vert attachée au sommet. La coque était toute noire avec un filet rouge, rouge comme le sang des blessures. Dans la courbe de la grande voile, et debout sur le pont, il y avait six compagnons d'Étienne, qui lui faisaient conduite jusqu'à l'entrée de la mer : Jeaa, Michel, Césaire, Mathieu, Pierre et Guillaune, tous du même âge et tous enfants de la Loire. Pour lui, il tenait le gouvernail, tête nue, le corps serré dans son tricot de marin, et, ayant quitté toutes choses, pour ne point faiblir il ne se détournait pas, et regardait en avant.

« Adieu, grand Étienne, adieu celui qui tendait les nasses et les trains à aiguilles dans les passes inconnues du fleuve ; adieu celui qui menait d'un bras un bateau plat parmi les courants et les tourbillons d'hiver, bon travailleur, gagnneur de pain, fierté de la cabane de Mauves ! Adieu celui qu'il était doux de voir grandir à l'arrière de sa barque, lorsqu'il revenait des îles avec le poisson frais, et qu'il criait de loin : « Bonne pêche, les amis, bonne pêche ! » Adieu l'enfant, adieu le frère, adieu la joie ! »

Déjà, dans la pleine Loire, le beau sloop avait pris sa route. Le soleil et le vent emplissaient son foc, sa grande voile et son humier. Les gens de Trentemoult, fins connaisseurs, disaient :

— Quel est celui-là ? Comme c'est gréé ! Joli bateau !

Il défilait devant les goélettes, les bricks amarés, et les matelots disaient à leur tour :

— Ça ne peut être qu'un yacht. Il a sept hommes de bord, et c'est trop pour sa taille.

Nou, ce n'était qu'un pêcheur de Loire, que le désespoir d'amour emportait vers la mer.

Quand il passa par le travers de la maison blanche, les six compagnons levèrent leurs chapeaux. Le grand Étienne ne bougea pas. Il ne demanda pas : « Est-elle là ? » L'eût-elle appelé, en ce moment, d'un geste de ses mains pâles, qu'il aurait continué son chemin.

Henriette cependant le voyait. Elle avait obtenu de sa patronne deux heures de liberté ; elle avait descendu jusqu'à l'extrémité de Chantenay, où le regard est plus long sur la Loire plus ouverte. Là, sur un sentier qui côtoie la rive, elle marchait, se hâtant, afin de prendre de l'avance, et d'avoir plus longtemps dans les yeux l'image de son ami. Car, en marchant, elle tournait la tête, et le beau sloop venait vite, porté par la brise et par le courant.

Les six jeunes hommes chantaient en descendant la Loire. Elle entendait leurs voix.

Ni eux, ni le grand Étienne, ne pouvaient reconnaître cette frêle forme noire, ouvrière sans doute ou femme d'ouvrier, perdue dans l'étendue des campagnes agrandies. Ils la dépassèrent bientôt. A travers l'espace bleu, elle crut sentir l'ombre de la proue, l'ombre du mât et de la voile, l'ombre d'Étienne qui couraient sur elle. Elle pressa le pas. Elle voulait le voir encore, lui qui partait pour elle, lui qui ne chantait pas avec les autres, et qui ressemblait à une statue, immobile à la barre. Mais le vent fraîchissait. La proue se levait aux premières ondulations de l'eau, message de la mer lointaine, qui venait chercher son bien. La voile s'inclinait. La silhouette des hommes diminuait. Ils n'étaient plus qu'un groupe indistinct, sur le pont devenu plus étroit qu'un copeau de sapin. La branche de laurier, à la pointe du mât, s'agitait comme une main qui dit adieu.

Et tout s'évanouit dans la lumière.

Étienne n'avait rien vu.

Vers le soir, il débarqua les six compagnons qui l'avaient suivi, et prit l'équipage depuis longtemps engagé. Lorsque la nuit toute bleue eut toutes ses étoiles, celui qui n'avait pas été aimé, celui qui, pas un seul moment, de la prairie de Mauves aux falaises de Saint-Marc, n'avait cessé de penser à Henriette, mit le cap sur la haute mer, et s'enfonça au large...

Le même soir, à l'heure où le soleil baissait, Henriette s'était rendue près du vieux prêtre qui la guidait. Il la reçut dans son jardin, près du cèdre dont les branches s'allongeaient jusqu'au-dessus du chemin de la Hautière. Le peuple des usines montait, et la poussière soulevée retombait parmi les lilas et les troènes, qui, même en cette saison de printemps, avaient les feuilles grises. L'abbé n'y prenait pas garde. Il écouait Henriette, et il écoutait la foule, et il unissait, dans son esprit, les destinées de l'une avec les misères de l'autre. Un de ses vœux les plus chers semblait près de se réaliser. Il amenait à ses pauvres une âme vierge, instruite de la vie, agrandie par la douleur, capable d'approcher les corruptions du monde sans en être souillée. Il disait :

A suivre.

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

“Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie.”

HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



For information and free Handbook write to: MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No first-class man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

“Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer.” — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago